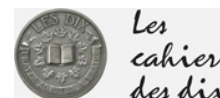


Les Cahiers des Dix



Les Boucherville à l'étranger

Montarville Boucher de La Bruère

Number 1, 1936

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1078425ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1078425ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boucher de La Bruère, M. (1936). Les Boucherville à l'étranger. *Les Cahiers des Dix*, (1), 233–257. <https://doi.org/10.7202/1078425ar>

Les Boucherville à l'étranger

Par Montarville Boucher de La Bruère

L'historien de chez nous se plaît à reconnaître que ce bon vieux Pierre Boucher, cette belle figure de la période héroïque de notre histoire, a laissé une imposante et notable lignée en Nouvelle-France.

Mais ses descendants n'ont pas fait souche qu'au Canada. Depuis plus d'un siècle ils s'avèrent nombreux au pays des Pamplemousses immortalisé par Bernardin de Saint-Pierre, et au pays des fleurs de lis et du tricolore.

Tous se réclament à bon droit, — avec un sentiment de légitime fierté, — du petit paysan venu très jeune du pays de Mortagne au Canada en 1635, — il y a eu exactement trois siècles l'année dernière, — et plusieurs d'entre eux, — par la probité de leur vie et par certains caractères physiques et moraux fixés en formes héréditaires, — ont projeté à nouveau une sorte d'auréole sur l'ancêtre commun, l'ancien gouverneur des Trois-Rivières et le fondateur de Boucherville.

L'œuvre s'impose donc d'ajouter aux notions connues sur cette postérité de Pierre Boucher hors de notre territoire, d'autant plus qu'il nous est permis de puiser largement dans un trésor de renseignements nouveaux qui nous a été transmis, avec une extrême obligeance, par les familles mauriciennes et françaises, au cours d'une correspondance de plus de vingt ans.

La postérité de Pierre Boucher dans la lointaine Ile Maurice, — l'Ile de France autrefois, — remonte à l'un de ses arrière-petits-fils, *Louis-René Boucher de Boucherville*, baptisé à Montréal le 3 mars 1736, fruit de l'union de Marguerite, fille de maître Pierre Raimbault, conseiller du roi et son lieutenant général à Montréal, avec Pierre Boucher de Boucherville, troisième seigneur du nom, chevalier de

Saint-Louis, commandant pour le roi de plusieurs forts, entre autres aux îles de la Madeleine et au lac Pepin dans le haut Mississipi, auteur d'une relation de ses aventures à son retour des Sioux en 1728 et 1729, ⁽¹⁾ et arrière-grand-père de l'ancien premier ministre de notre province, feu sir Charles Boucher de Boucherville.

Entré jeune au service du roi, *Louis-René* ajouta à son nom celui de *Montarville* ⁽²⁾ pour se distinguer de ses deux frères plus âgés, également en service actif sous M. le marquis de Montcalm ou M. le chevalier de Lévis, pendant les mémorables campagnes de 1756 à 1760 qui décidèrent du sort des colonies françaises en Amérique du Nord.

Louis-René et *René-Amable* tombèrent blessés grièvement sur le même champ de bataille où Montcalm et Wolfe trouvèrent une mort glorieuse, le 13 septembre 1759. — Faits prisonniers aux plaines d'Abraham et amenés en Angleterre, ils profitèrent d'un cartel d'échange pour passer en France. Leur frère aîné *Pierre* sera tué, le 28 avril 1760, à la bataille de Sainte-Foye, dernière victoire du chevalier de Lévis sur les troupes anglaises.

A la cession définitive du pays en 1763, *Louis-René*, préférant garder sa qualité de Français, refusa de changer d'allégeance, laissant à son frère *René-Amable*, — devenu le chef de la famille, — le soin de revenir au pays continuer la noble lignée de Pierre Boucher.

Muni d'un brevet de lieutenant dans un nouveau régiment en destination de l'Île de France, il fut envoyé, en 1766, dans la mer des Indes où, pendant plusieurs années, il prit une part active à toutes les campagnes de cette époque mémorable en faits d'armes de toute nature.

⁽¹⁾ Publiée dans la *Bibliothèque Canadienne* de Bibaud, vol. 3, 1826.

⁽²⁾ Emprunté à son grand-oncle Charles Boucher de Boucherville, Sr. de Montarville, 3ième officier du port de Québec en 1759, décédé sans postérité.

Sa valeur, en de nombreuses rencontres, lui valut, en 1772, le titre de capitaine commandant de la 8e compagnie, dite "de Boucherville", et en 1775 la croix de Saint-Louis.

L'année suivante, désireux de se créer un foyer et de fonder une famille, son choix se porta sur Mlle Charlotte Drouet, fille de Paul-Etienne Drouet, ancien garde-magasin général de la Cie des Indes en l'Ile de France, et de dame Marie-Catherine Mandron.

Lorsque *Louis-René* terminera sa vie, entièrement passée au service du roi, à un âge presque aussi avancé que l'illustre fondateur de sa race, la "Gazette" de Maurice, du 29 octobre 1825, lui décernera le bel éloge suivant : — "Le 14 de ce mois est décédé sur son habitation au quartier de Tamarin, Monsieur Louis-René de Boucherville, âgé de 90 ans : il est né en 1735 (sic) à Montréal, en Canada, de M. "Pierre Boucher de Boucherville, officier dans l'armée de Sa Majesté "Très Chrétienne.

"Il entra lui-même au service dans les troupes du Canada, à l'âge de 13 ans. Il suivit toutes les opérations de la guerre de 1755, "qui fit perdre cette Colonie à la France. Après la Cession à l'Angleterre des provinces connues sous le nom de Nouvelle-France par le "traité de paix de 1763, M. de Boucherville, réuni à un grand nombre "d'officiers du Canada également dévoués à leur pays et à leur Roi, "continua de servir dans ces Colonies méridionales. En 1775 encore "qu'il n'eut que 17 ans de service il fut fait Chevalier de Saint-Louis.

"Dans la guerre de 1778 il fut embarqué avec la compagnie "qu'il commandait sur un vaisseau de l'escadre du bailli de Suffren. Il "était à la prise de Trinquemalé et pendant le siège, une bombe, lancée "d'un fort, éclata à quelques pas de lui. Le lendemain, 2 septembre "1782, il était sur l'escadre au combat qui se livra sur mer.

"Dans le cours de sa vie militaire il eut part à 55 actions. Il "reçut plusieurs blessures graves, dont deux avaient été jugées "mortelles. Après avoir été admis à une honorable retraite, il a été

“pendant plusieurs années Commandant de quartier de la Rivière “Noire. Tel a été le terme de sa carrière militaire.

“M. de Boucherville était remarquable par une taille avanta-
“geuse, par son attitude vraiment militaire. Il l’était également par la
“politesse de son langage et de ses manières, par une simplicité de
“mœurs et une franchise de caractère naturelles au pays de sa
“naissance. La sérénité de son âme se peignait dans tous ses traits.
“Accoutumé à braver l’ennemi en face, il aurait craint d’offenser un
“enfant. Il se présentait avec cet air tranquille, cette noble assurance
“d’un guerrier qui sait qu’il est né pour servir son pays et son roi, et
“que son devoir est de mourir pour eux. Pour bien concevoir l’idée
“de cette inclination bénigne, de ce sentiment naturel, aussi précieux
“qu’il est rare, qui nous rend indulgents et favorables envers tous les
“hommes, sans avoir égard aux qualités qui les distinguent, aux liens
“divers que l’amitié ou la parenté peuvent former, c’est dans M. de
“Boucherville qu’on aurait dû en chercher l’exemple. Cher à tous
“ses voisins, ayant conservé sous ses cheveux blancs, tout ce qui peut
“rendre la vieillesse respectable, le bonheur d’exister au milieu de sa
“nombreuse famille plutôt comme un ami que comme père aurait
“prolongé sa vie, si la mort douloureuse d’une fille tendrement chérie
“n’eût porté à son cœur paternel le coup mortel et comblé la mesure
“de ses jours”.

Louis-René de Boucherville, ayant survécu quinze ans à la conquête de l’Île de France, son cœur de vieux soldat et de patriote dévoué dut saigner jusqu’à la mort, en voyant sa nouvelle patrie, ce coin de terre où il s’était si noblement exilé pour mourir français, tomber à son tour aux mains des Anglais, les ennemis de toute sa vie.

Charlotte Drouet, son épouse, lui survécut jusqu’au 17 avril 1836. Elle lui avait donné dix enfants qui essaimèrent aux îles Maurice, Bourbon et Madagascar. ⁽¹⁾

(1) L’espace restreint nous oblige à suivre la filiation de l’aîné de la famille. D’ailleurs elle mène directement aux Boucherville de France.

Une existence plutôt malheureuse était réservée à *Denis-Louis de Boucherville*, l'aîné de cette famille. A peine était-il âgé de six ans, en 1784, que son père l'envoyait en France pour y recevoir son instruction. Il le confia aux soins d'une cousine germaine, sa seule parente en France du côté paternel, *Françoise Boucher de la Bruère*,⁽¹⁾ épouse de *François Le Mercier*, commandant d'artillerie sous M. de Montcalm, qui était venu habiter la ville de Lisieux (Calvados) au lendemain de la prise de Montréal par Amherst, au mois de septembre 1760.

C'est dans ce pays de Charlotte Corday que le jeune *Denis-Louis* vécut les jours sombres de la révolution sans être inquiété, pas plus d'ailleurs que ses parents adoptifs.

Ces derniers, liés d'affection et d'intérêt avec une famille du voisinage, lui firent épouser, le 7 juin 1797, la seconde fille de cette maison, Mlle Julie, fille de Jean Lefebvre, seigneur de la Potelière, et de Charlotte-Clotilde de Solligny.

Deux fils naquirent de cette union qui ne fut pas autrement heureuse. — L'insouciance et la prodigalité notoires de l'épouse eurent rapidement raison du peu de biens, environ 22,000 francs, laissés en héritage par les époux Le Mercier, décédés sans postérité.

Voyant toutes ses ressources épuisées et n'ayant aucune perspective d'avenir en France, *Denis-Louis* résolut de partir seul pour aller tenter fortune à l'Île Maurice, son pays natal, avec l'espoir de revenir plus tard chercher sa femme et ses enfants qu'il abandonnait à la bienveillance d'amis à Paris. — Il y arriva au moment où la population de langue française était presque entièrement ruinée par l'abolition de l'esclavage, décrétée après la conquête de l'île par les Anglais.

Malgré son courage la fortune refusa de sourire à *Denis-Louis* qui mourut à 48 ans, le 5 janvier 1828, à Saint-Denis, chef-lieu de l'Île

(1) Fille de René Boucher de La Bruère et de dame Louise-Renée Pécaudy de Contrecoeur, mariée à Sainte-Foye, près de Québec, le 15 novembre 1758.

Bourbon, où il avait fixé sa résidence. Son épouse, Julie de la Pote-lière, décédera à Lisieux le 2 décembre 1839, âgée de 61 ans.

Des deux fils nés de leur union, *Denis-Emile* ira rejoindre son père à Maurice et l'autre, *Louis-Ferdinand*, fera souche en France.

* *

*

Denis-Emile Boucher de Boucherville, appelé plus fréquemment *Emile*, car l'Emile de Jean-Jacques, — qui faisait fureur à l'époque, — avait mis ce nom à la mode, naquit le 26 mars 1798 à Lisieux. Il y passa sa première enfance avant que de suivre sa mère à Paris, lors du départ de son père pour Maurice.

Dès qu'il en a l'âge il entre dans les gardes du corps du roi, et, en 1815, il accompagne Louis XVIII à Gand, pendant les Cent jours. Au lendemain de Waterloo, on décore ceux qui avaient ainsi suivi le roi. Il refuse la décoration, disant qu'il ne l'accepterait qu'après avoir versé son sang pour la patrie.

Il quitte alors les gardes du corps pour entrer à l'école de cavalerie de Saumur, d'où il passe, comme sous-lieutenant puis lieutenant, aux Hussards du Haut-Rhin.

Bientôt sevré du service militaire, si décevant pour le jeune officier sans revenus personnels, et ne songeant plus qu'à rejoindre son père et à lui venir en aide dans sa laborieuse et triste existence, *Denis-Emile* se décide, en 1821, à partir pour l'Ile Maurice, où, dès la même année, il a le bonheur de s'allier à une des familles des plus distinguées du pays, en épousant, le 22 octobre 1821, Jeanne-Louise-Aurélie Pons, nièce d'un illustre procureur et avocat général, Adrien Caëz d'Epinay.

Peu de temps après son mariage la mort de M. Robert de Solli-gny, son grand-oncle, qui, bien qu'ayant constitué son frère *Louis-Ferdinand* son légataire universel, lui avait fait à lui-même un legs d'une certaine importance, lui permit d'acheter *Gentilieu*, l'habitation de son grand-père.

Malgré tous les embarras et toutes les difficultés qui l'attendaient dans l'exploitation agricole, — vie nouvelle à laquelle il était si peu préparé, — sa ténacité, son courage et son esprit d'entreprise ne le desservirent pas. Dans son petit pays il fut le pionnier de la culture à la charrue et de l'emploi des instruments aratoires. Les habitants étaient réfractaires à ce genre de travail, et il lui fallut beaucoup d'énergie pour parvenir à les convaincre. Il fut également l'introducteur de beaucoup de plantes utiles, comme des plantes d'ornements et de jardins.

La mort de son grand-père à *Gentilieu* en 1825, et la mort de son père à l'île Bourbon en 1828, lui furent des pertes cruelles, mais celle de sa première femme, Aurélie Pons, en 1837, le laissa longtemps inconsolable. Elle lui avait donné trois enfants : 1. *Emilien*, auxiliaire aussi actif qu'intelligent dans les exploitations agricoles de son père et les siennes, initiateur lui-même de plusieurs cultures nouvelles à Maurice; marié à une de ses cousines, Marie-Françoise, fille de Charles Gallet et de Charlotte-Félicie de Boucherville, qui ne lui donna pas de postérité. 2. *Sophie*, digne épouse de Evenor Dupont, membre du Conseil législatif, avocat, juge puis *Master* de la Cour Suprême, l'un des hommes les plus remarquables de son pays; décédée à Curepipe (Maurice), le 1er juillet 1900, âgé de 75 ans. 3. *Ferdinand*, mort célibataire à l'âge de 26 ans. —

A Moka (Maurice), le 10 avril 1847, *Denis-Emile* épousait en secondes noces Emérentienne-Eugénie, fille du docteur Paul-Alexandre Fontaine, femme d'une haute culture intellectuelle, d'une grande distinction, et dont la longue vieillesse eut le droit de n'être pas peu fière de voir le fils qu'elle lui donna continuer noblement le nom de son mari et les traditions de la famille. —

Elle s'éteignit à Rose-Hill (Maurice) entre les bras de son fils *Denis-Anatole*, à l'âge de 85 ans, le 24 mars 1909. — Son mari l'avait précédé dans la tombe, le 17 juin 1875, à l'âge de 77 ans.

Denis-Anatole de Boucherville, champion de l'Eglise, défenseur des droits de ses concitoyens, fut certes l'une des plus belles gloires de la famille. Il naquit à Moka le 15 avril 1848. Beaucoup de Canadiens ont eu le plaisir de le connaître, lors de sa visite au pays en 1922, et d'apprécier sa belle culture et ses nobles manières. —

Entré tout jeune dans les bureaux du gouvernement, en qualité d'assistant secrétaire colonial, il se fait remarquer par son érudition, son esprit distingué et sa belle intelligence. — Il est bientôt chargé de plus lourdes responsabilités, celles de Visiteur des Ecoles catholiques et de Membre du Conseil d'éducation, poste équivalent à l'Île Maurice à la Surintendance de l'instruction publique dans notre province. —

Pendant plus de trente ans il luttera énergiquement, par la parole et par la plume, pour le maintien de la culture catholique et de la langue française dans les écoles de son pays. — Expert en questions pédagogiques, il défendit toujours ardemment le principe d'après lequel, dans une colonie comme Maurice, la langue française, — parlée par la majorité des habitants, — devrait être le médium de l'enseignement. —

Dans sa longue et brillante carrière de publiciste, à maintes reprises également, il protesta contre l'adoption de l'anglais comme médium de l'instruction, tout comme il protesta contre l'abolition de la langue française dans la Haute Cour Mauricienne, — violation flagrante de l'acte de capitulation de 1810. —

Un fait remarquable et qu'il convient de souligner ici, c'est qu'à trois siècles de distance de Pierre Boucher, père de deux fils prêtres et fondateurs des premières écoles latines en Nouvelle-France, trois autres de sa lignée, contemporains de Anatole de Boucherville, joueront aussi dans le domaine de l'éducation, un rôle prépondérant au pays canadien. — L'un, l'honorable Charles Boucher de Boucherville, créera dans Québec, en 1875, un système scolaire mettant les deux races sur un pied d'égalité absolue, le deuxième, Sa Grandeur Mgr Taché, se fera le champion irréductible de la survivance des écoles

catholiques et de la langue française dans nos provinces de l'ouest, et le troisième, l'honorable Pierre Boucher de La Bruère, présidera pendant vingt ans, comme surintendant de l'Instruction publique, aux destinées religieuses et nationales de nos écoles. —⁽¹⁾

Ami des lettres, Anatole de Boucherville fera sans cesse partie de diverses associations littéraires et sociales, et en créera, — notamment la Société d'Emulation Intellectuelle et l'Union Catholique. Il publia également nombre de brochures et conférences ⁽²⁾ où l'on apprécie son réel talent d'écrivain, sa parfaite connaissance de la langue française, son patriotisme, ses nobles idées. —

Sa carrière de journaliste fut aussi remarquable et féconde que sa carrière dans le domaine éducationnel. — Tout jeune il collabora au *Cernéen*, un journal de Maurice, et à la première *Croix*. Il devient ensuite secrétaire des *Annales* de l'Union Catholique, directeur de la *Croix du Dimanche* qui se transformera en *Croix* quotidienne, puis en *Croix et Patrie*. —

Grand admirateur de la Constitution de l'Angleterre il réclama toujours pour son pays le "self-government". ⁽³⁾

Mais voici que l'armistice de 1918 est signé, qu'au congrès de Versailles on proclame que chaque peuple, — quelque petit qu'il soit, — a le droit de choisir sa forme de gouvernement, de vivre sa propre vie. — Chevaleresque de caractère et généreux de tempérament, directeur d'un journal de combat, celui de *Croix et Patrie*, il cesse de préconiser le "self-government" pour réclamer de l'Angleterre le retour de l'Île Maurice à la France. — Il croyait dans ce beau geste . . . , qui en aurait effacé tant d'autres moins beaux. —

⁽¹⁾ Anatole de Boucherville correspondait avec sir Charles B. de Boucherville, S. G. Mgr Taché, et l'hon. P. B. de La Bruère.

⁽²⁾ Nous en avons donné la collection complète à la bibliothèque Saint-Sulpice.

⁽³⁾ Les Mauriciens jouissent des bienfaits du "Colonial Office", c'est-à-dire qu'ils en sont encore au régime oligarchique qui existait au Canada avant l'obtention de nos libertés constitutionnelles.

Prenant ombrage de cette nouvelle campagne de presse entreprise par M. de Boucherville, le gouverneur de l'époque fit connaître par un décret-loi, en janvier 1922, que tout journal qui parlerait rétrocession serait immédiatement interdit, et verrait ses presses confisquées.

Directement visé par cette loi, Anatole de Boucherville se vit obligé à 74 ans, après une vie de lutte et d'efforts, de déposer sa plume et de vendre son journal. — Il s'exila, plutôt s'arracha de son île, que la liberté abandonnait elle-même, pour venir se fixer en France où sa réputation l'avait précédé, et où sa famille fut heureuse de le retrouver.

A la fin du mois d'août 1922 il débarquait à Québec, ayant été choisi par sa parenté mauricienne et française pour la représenter officiellement à l'inauguration de deux statues érigées par la province de Québec à la mémoire de Pierre Boucher et de son petit fils et filleul, Pierre Gauthier, sieur de la Vérendrie. Après un mois de séjour au pays canadien où l'accueil le plus chaleureux lui était réservé, il retournait en France. — Deux ans plus tard, comme le soldat qui tombe au champ d'honneur, Anatole Boucher de Boucherville mourait subitement à Paris à la veille d'une de ses conférences sur Maurice et les légitimes revendications de ses compatriotes. Il était âgé de 76 ans.

Les Mauriciens à Paris, le monde politique et les gens de lettres de la capitale entourèrent son cercueil et assistèrent à ses obsèques à l'église Saint-Germain. — Ses restes reposent dans le caveau de la famille de M. Léonce de Boucherville, son parent, directeur honoraire de la Banque de France.

Alexandrine Le Blanc, son épouse, fille d'Henri et d'Augustine de Robillard, l'avait précédé dans la tombe en 1906, sans lui laisser de postérité. —

Ajoutons que, comme catholique croyant, pratiquant et apôtre, Anatole de Boucherville fut toujours tenu en haute estime par les différents évêques qui se sont succédés sur le siège de Port-Louis

(Maurice), et Mgr Meurin, un des plus grands pontifes de ce pays, l'avait fait décorer, par Rome, chevalier de Saint-Grégoire-le-Grand.

LES BOUCHERVILLE EN FRANCE

Louis-Ferdinand de Boucherville, le deuxième des fils de Denis-Louis de Boucherville et de Julie Lefebvre de la Potelière, vit le jour à Lisieux, le 17 décembre 1800.

De deux ans plus jeune que son frère *Denis-Emile*, il entra comme lui dans les gardes du corps du roi Louis XVIII, avec le grade de lieutenant dans la compagnie de M. de Noailles.

De belle et haute prestance, de manières aisées, d'allure distinguée, aimable avec ses inférieurs, d'une exquise politesse avec ses égaux, il était le type accompli du gentilhomme. — Mais il était jeune, l'argent de poche était rare, et la solde mince. — Aussi le temps que ne réclamait pas son service militaire à Paris, il le passait à Lisieux, auprès de sa mère qu'un héritage de sa grand'mère y avait enfin fixée. — Elle résolut de l'avoir plus près d'elle en le mariant dans la région à Mlle Louise de Folleville, fille de Louis-Isidore Armand, baron de Folleville, capitaine de cavalerie, chevalier de la Légion d'honneur, ancien brigadier des Chevaux-légers du roi, et de la baronne, née Adélaïde-Charlotte-Rose de Beaudrand. Le mariage eut lieu le 18 septembre 1826, au château de la Motte, à Arqueville (Calvados).

Le jeune ménage passa à Arqueville les premières années de son union, et c'est à la Motte que naquirent leurs deux premiers enfants. — Plusieurs héritages vinrent dans ce temps grossir leur petit avoir : — celui de son oncle Gosseume, notaire à Rouen, et surtout celui de son grand-oncle de Solligny, mort en 1830, à 88 ans, faisant de son petit-neveu son légataire universel, et lui laissant notamment sa terre du *Bosc du Bois* près de Broglie, en Normandie, qu'il viendra aussitôt habiter, et où naîtra son troisième enfant.

Louis-Ferdinand se fit un ami intime du duc de Broglie, ministre du roi Louis-Philippe, et son exquise urbanité et sa bonté inépuisable lui acquirent vite les sympathies de ses concitoyens. — Il fut longtemps maire de Broglie, et l'estime qu'on avait pour lui le fit nommer membre du Conseil général de l'Eure, pour l'arrondissement de Bernay. — En 1856 il quitta Broglie, sans espoir de retour, pour aller habiter Paris. Toute la région pleura son départ. —

Leurs trois enfants étant mariés, la grande consolation du ménage devenu vieux fut de voir croître et grandir les quinze petits-enfants dont l'excellent grand-père était l'idole. —

De Paris il faisait chez ses enfants de fréquentes visites, surtout chez sa fille, Mme Antoine Dugas-Vialis, au château du Colombier, par Saint-Maurice-l'Exil (Isère).

Grand fut son émerveillement lorsque, quittant pour la première fois sa verte Normandie aux horizons restreints, il put apercevoir les montagnes boisées du mont Pilate et, de loin, les cimes neigeuses des Alpes dauphinoises. Il ne se rassasiait pas de ce spectacle nouveau pour lui, et chaque voyage au *Colombier* renouvelait ses jouissances. —

C'est dans ce château, chez sa fille, que *Louis-Ferdinand* s'éteignit doucement, à l'âge de 67 ans, le 25 juin 1867. Sa femme lui survécut douze ans encore. —

Au moment de la guerre de 1870, et du siège de Paris, son fils aîné *Adrien* étant aux Remparts, cette mère dévouée n'hésita pas à faire partir tous les siens et à s'enfermer avec lui à Paris où elle eut à subir toutes les privations qu'on sait et les terreurs de la *Commune* qui durent la torturer mille fois. — Comme son mari elle mourut au *Colombier*, le 13 décembre 1879, âgée de 74 ans. —

Les enfants, issus de leur union, observant avec un soin scrupuleux les nobles pratiques des anciennes familles françaises, laisseront une postérité nombreuse qui, au cours de la dernière guerre mondiale, saura se procurer sa part de gloire. —

I. *Jules-Adrien de Boucherville* naquit au château de la Motte d'Arqueville, le 10 février 1829. Ayant concouru en 1848, mais sans succès, pour l'école navale, il fut, en 1851, reçu à Saint-Cyr d'où il sortit officier au 24^e de ligne à Rouen. —

De là il fut envoyé en garnison à Lyon où il se maria, le 3 mars 1859, avec Henriette-Lucie Frèrejean, fille de Louis et de Maria-Lucie-Zoé Champanat de Sarjas. —

Peu de temps après son mariage, il donna sa démission pour se consacrer à sa famille, et surtout se livrer plus librement à son goût très développé pour la peinture.

En peu de temps, sous la direction de *Barrias* et des meilleurs maîtres de Paris où il passait l'hiver, il acquit un talent très remarqué dans le genre et l'aquarelle, et ses enfants, dont plusieurs ont hérité de ses dispositions artistiques, conservent pieusement les quelques toiles que l'Amérique n'a pas enlevées dans les expositions où il envoyait ses œuvres.

D'un caractère parfois entier, mais toujours généreux et loyal, d'un esprit malicieux et souvent sarcastique, il tenait de son père sa belle prestance, ses manières affables et distinguées. —

Pendant plusieurs années il habita le château de Romans, propriété de sa femme dans la commune de Garnerans en Bresse, mais le climat en étant peu favorable à la santé délicate de celle-ci, ils quittèrent la région lyonnaise pour celle de Paris et achetèrent la terre de Varennes, près de Brie-le-comte-Robert. — Il mourut à 54 ans, dans son hôtel de la rue de Boulogne, et dans le complet épanouissement de son talent, le 5 décembre 1885. — Sa femme, dont la santé toujours précaire lui fit abandonner Varennes et Paris, s'installa d'abord dans une villa au Péage du Roussillon, que la proximité du *Colombier* lui avait fait désirer, puis elle se fixa à Hyères. Elle mourut le 6 février 1892 à Amélie-les-Bains où elle était en traitement. —

Cinq enfants lui survivaient :

- A. — *Joseph de Boucherville*, né à Lyon en 1859, fit ainsi que ses frères ses études au collège de Vaugirard près de Paris, et est resté célibataire.—
- B. — *Henry de Boucherville*, né à Lyon en 1861, ingénieur civil à l'école des Mines, passa en Argentine après la mort de ses parents et s'y adonna à l'agriculture. Revenu en France en 1907 il est resté sans alliance, et consacre sa vie aux œuvres de propagande religieuse. Pendant la guerre il s'engagea dans la section automobile où son dévouement le fit grandement apprécier de ses chefs. — Il est décoré de la Croix de guerre. —
- C. — *Albert de Boucherville*, né en 1862. Sorti de l'école militaire de Saint-Cyr comme officier d'infanterie, il donna bientôt sa démission pour se vouer à sa mère devenue veuve. — A la mort de celle-ci, il rejoignit son frère *Henry* en Argentine, et sut avoir des succès dans ses exploitations agricoles. Comme lui revenu en France, il demanda à reprendre du service, malgré son âge et le mauvais état de sa santé. Son courage et son endurance en premières lignes dans les tranchées lui ont valu d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.
- Epuisé par des fatigues au-dessus de ses forces, sinon au-dessus de sa vaillance, il fut bientôt mis en disponibilité, et il mourut subitement, le 12 octobre 1919, dans son château de Fleurigny, près de Vendôme. —
- D. — *Maurice de Boucherville*, né en 1864, passa aussi par l'école de Saint-Cyr, et en sortit officier. Envoyé en garnison à Rumilly (Haute-Savoie), il y mourut célibataire, à 27 ans, le 13 février 1891. — Doué d'un talent artistique très développé, il a laissé des œuvres artistiques qui autorisaient les plus légitimes espérances et semblaient promettre qu'il marcherait brillamment sur les traces de son père.—
- E. — *Madeleine de Boucherville*, née le 4 septembre 1867, fut mariée à Paris le 9 juin 1888, par Mgr Freppel, évêque d'Angers, à Pierre-

Georges Aubineau, commandant d'artillerie, chevalier de la Légion d'honneur, fils de Léon Aubineau, écrivain distingué et collaborateur au journal de Louis Veuillot, *l'Univers*. L'on se rappelle que le commandant Aubineau pour n'avoir pas voulu, étant catholique zélé, se plier à l'exécution des ordonnances indignes décrétées par le gouvernement de la République, lors de l'expulsion des religieux et du crochetage des couvents, donna sa démission et brisa ainsi sa carrière militaire qui promettait d'être brillante. Il était à ce moment chef de bataillon en garnison à Vannes (Morbihan). —

Le commandant Aubineau (aujourd'hui décédé) fut pendant la guerre président du comité de la Croix Rouge française, qui avait à sa charge l'hôpital créé à Saint-Maurice-l'Exil (Isère) sur l'initiative de son cousin Louis Dugas. —

Lui survivent, sa femme qui demeure au château de Saint-Clair, et ses deux filles :

1. — *Simone*, qui a épousé, à Fontainebleau en 1911, le comte François de Quatrebarbes, licencié en droit et maréchal des Logis, commandant en 1916 le convoi automobile des brancardiers du 8^e corps, sur le front de l'Argonne, neveu à la mode de Bretagne de Bernard de Quatrebarbes, le héros tué à Mentana au service du Saint-Siège, et le petit-neveu du défenseur d'Ancône. — Dernièrement Mme Aubineau, le comte et la comtesse François de Quatrebarbes nous faisaient part du mariage de Mlle Bernadette de Quatrebarbes, leur petite-fille et fille, avec le comte Hubert de Montaigu, ingénieur E.C.P., célébré, le 30 juillet 1935, en l'église de Niaffes (Mayenne). —
2. — *Marie*, qui a épousé en 1912, à Nice, son cousin Robert Dugas-Vialis, fils de Louis, du château du Colombier.

* *

II. *Charles-Emile-Albert de Boucherville* est né près de Broglie, au manoir du *Bosc du Bois*, le 27 septembre 1831. — D'abord employé au

ministère de la guerre, puis au ministère des finances, il fut longtemps percepteur à Vendôme, où il reçut de l'avancement sur place. — Vers 1880 il fut nommé receveur des finances à Valenciennes d'où, ayant pris sa retraite quelques années plus tard, il alla s'établir en Normandie, le pays qui l'avait vu naître, dans une propriété qu'il avait achetée à Venoix, près de Caen, et y vécut heureux au sein de sa famille, pour laquelle il avait eu toujours un culte passionné. —

Grand comme son frère *Jules-Adrien*, et comme lui de belle allure, il semble que sa naissance dans le vieux manoir de son grand-oncle de Solligny lui avait valu de recevoir en héritage les qualités de douceur et de tendresse de celui-ci. — Ce qui le caractérisait par-dessus tout, c'était la bonté. Ses enfants l'adoraient, et quand ils parlaient du *petit-père*, c'était avec une attendrissante vénération. —

A peine était-il installé dans sa nouvelle demeure à Venoix que ses concitoyens surent reconnaître ses talents d'administrateur et son urbanité en le mettant à la tête de leur municipalité. —

Remarquablement doué pour la sculpture sur bois, il avait garni son home d'une quantité de meubles d'un style pur et d'un fini irréprochable, qui font l'admiration des connaisseurs et que ses enfants conservent avec un soin jaloux. —

Agriculteur intelligent et consciencieux, il avait su faire de sa petite propriété une exploitation modèle et c'est au milieu de ces travaux que la mort le trouva, tranquille et résigné, le 17 juin 1906, dans sa 75^e année. —

Il avait épousé à Paris, en 1858, Louise-Amélie Bothlingk, fille de William, Hollandais d'origine né à Pétersbourg, mais naturalisé français, et de Claire Debonnefoy de Monbazin. Elle le suivit de très près dans la tombe le 5 août 1907, après lui avoir donné cinq enfants :

A. — *Alice*, mariée au comte Franck-Etienne des Essars, directeur à Paris de la compagnie d'assurance "La Confiance", est décédée en 1900. —

- B. — *Marie*, restée célibataire. Elle réside habituellement à Venoix, dont elle a fait un centre où tous les siens aiment se retrouver. —
- C. — *Louise*, épouse de Louis du Mesnil, comte de Maricourt, consul général de France, chevalier de la Légion d'honneur, fils de Georges-René, homme de lettres, et de Jeanne-Cécile-Gabrielle Hüe, celle-ci petite-fille du baron Hüe, enfermé au *Temple* avec le roi Louis XVI. —
- D. — *Noémie*, comtesse des Essars, épousera son beau-frère Franck-Etienne des Essars, veuf de sa sœur Alice. —
- E. — *Maurice-Léonce de Boucherville*, directeur honoraire de la Banque de France, demeurant à Paris. — Né en 1863 à Ris-Orangis, il embrassa comme son père la carrière des finances. Nommé d'abord à Flers (Orne), il devint en 1900 chef de comptabilité de la Banque de France, à Nice, puis, en 1907, sous-directeur à Vichy, pour devenir, en 1910, directeur de la succursale d'Épernay, chef-lieu d'arrondissement de la Marne, où, pendant la guerre, il est resté fidèlement et crânement à son poste, malgré les bombardements incessants. Il a été promu en 1920 directeur de la Banque de France à Metz. —
- Ayant épousé en 1887 sa cousine germaine, Henriette-Béatrice de Sainte-Marie, fille du comte Charles-Henri et de Charlotte-Georgina Bothlingk, sœur de sa mère, il en a eu trois filles, *Alberte*, *Henriette* et *Madeleine*, et un fils *Pierre*, à qui on a voulu donner le nom du vénérable fondateur de sa famille. —



III. *Amélie de Boucherville*, née au château de la Motte en 1827, passa son enfance au *Bosc du Bois* dont venait d'hériter son père, commença son éducation chez les Visitandines de Caen, et l'acheva à Paris chez les Dames du Sacré-Cœur. Le 17 septembre 1855 elle épousait à Chamblac (Eure), Antoine Dugas-Vialis, fils de Jean-Jacques, ancien maître de forges et grand propriétaire à Saint-Cha-

mond (Loire), et de Virginie Flachat. — Elle vint habiter la terre de son mari et le château du Colombier par Saint-Maurice-l'Exil (Isère). — Restée profondément attachée aux siens, elle aimait à appeler auprès d'elle, avec ses parents, ses deux frères et leur jeune famille, et le *Colombier* fut souvent le lieu de réunions charmantes, où tous se retrouvaient avec plaisir. — Ce fut là qu'elle perdit son mari, mort après une douloureuse maladie le 5 décembre 1873, là aussi qu'elle put assister dans leurs derniers moments ses parents qui faisaient chez elle de fréquents séjours. Devenue veuve elle se dévoua à l'éducation de ses enfants, et c'est là enfin, qu'ayant atteint l'âge des patriarches, elle aimait dans sa verte vieillesse à s'entourer de ses nombreux petits-enfants, heureuse de faire du *Colombier* le centre de leurs bruyantes réunions et de les retremper dans la saine atmosphère d'un foyer chrétien. —

Profondément religieux et bienfaisant M. Dugas, par de libérales fondations, avait doté sa paroisse d'œuvres de jeunesse et d'éducation auxquelles sa femme fut heureuse de s'associer et de s'intéresser toute sa vie. Un grand bonheur pour elle était d'avoir, attachée à son habitation, une chapelle domestique, avec un aumônier qui tous les jours lui pouvait dire la messe. —⁽¹⁾

Elle s'éteignit doucement, entourée de sa famille, le 28 septembre 1909, âgée de 82 ans. — “Ses derniers adieux et sa bénédiction à ses enfants, petits-enfants et domestiques, furent, — au “témoignage de son fils, M. Louis Dugas, — empreints d'une exceptionnelle majesté, celle sans doute que devait avoir, sur son lit de “mort, son vénérable ancêtre, Pierre Boucher”. — De son mariage avec Antoine Dugas-Vialis, dame Amélie de Boucherville a laissé la belle lignée qui suit :—

(1) La mère de Mgr Taché, née Henriette Boucher de La Broquerie, parente et contemporaine de madame Dugas, avait également sa chapelle domestique au manoir de Pierre Boucher, à Boucherville.

- A. — *Marguerite*, vicomtesse Emilien Pasquier de Franclieu, demeurant au château de Longpra, Saint-Geoire-en-Valdaine (Isère). De son mari, décédé en 1914, grand propriétaire terrien, et pendant plusieurs années maire de Saint-Maurice-l'Exil, elle a eu :—
1. — *Louis*, comte de Franclieu, ancien sous-officier de chasseurs à cheval, resté sans alliance, et demeurant à Paris.
 2. — *Henry*, vicomte de Franclieu, marié à Mlle Germaine Prud'homme, établi à Paris où il dirige une maison de brochage. —
 3. — *Carmelle*, baronne Tardy de Montravel, habitant dans la vallée de l'Isère le château d'Albance dont son mari dirige l'exploitation. —
 4. — *Gabrielle-Aimée*, mariée au baron Henri-Léon de Jarente de Lus. —
 5. — *Joseph*, baron de Franclieu, inspecteur d'une compagnie d'assurance à Lyon, marié à Marie Chardigny, fille de Ludovic, avocat et conseiller général du Rhône. Sous-lieutenant de réserve, il a fait la grande guerre comme lieutenant d'artillerie. Deux fois cité à l'ordre de la division et décoré de la Croix de guerre.
- B. — *Louis Dugas-Vialis*, né à Lyon en 1855.—⁽¹⁾ Entraîné par le goût des voyages, il visita par deux fois (1881-1882) l'Égypte, la Palestine, et la Syrie, ainsi que la Grèce et la Turquie. — En 1883 il s'unissait à Jeanne, fille d'Adrien Méandre des Gouttes. — Héritier des goûts artistiques de sa famille maternelle, il se livra avec ardeur, pendant plusieurs années, aux beaux-arts, spécialement à la sculpture. Son œuvre principale fut la chapelle particulière du château du Colombier dont il composa et exécuta toutes les sculptures et statues, mais un jour vint où il dut abandonner cette occupation passionnante, obligé par les circonstances à se

(¹) En correspondance depuis vingt ans avec M. Dugas, il nous a gratifié des renseignements donnés ici sur la branche maternelle de sa famille en France,

donner tout entier aux œuvres sociales et agricoles de sa région. Longtemps il fut président du syndicat agricole des Iles Roussillon qu'il a fondé en 1897 et de l'Oeuvre Dominicaine de France, fondée en 1871 par M. de Cissey. —

Pendant la dernière guerre il installa dans les immeubles jadis donnés par son père et que les lois d'exil avaient rendus vacants, un hôpital auxiliaire qui, de 20 lits au début, fut porté à 200 lits, puis transformé en orphelinat. Le 16 mai 1918 il nous écrivait : — “Je suis actuellement, après avoir administré pendant “trois ans un hôpital militaire de 200 lits, devenu père d’une “assez nombreuse et intéressante famille de 175 pauvres petits “orphelins ou rapatriés isolés que m’a confiés un comité de Lyon, “et qu’il faut que je nourrisse, que j’habille, que j’instruise et “que je console. Je vous assure que c’est une occupation qui, “pour intéressante qu’elle soit, n’en est pas moins très astreignante et dure. Je suis d’ailleurs loin de m’en plaindre, car ces “pauvres petits, que j’aime beaucoup, sont extrêmement attachants et touchants par l’affection et la reconnaissance qu’ils “témoignent”. —

Cet excellent M. Louis Dugas-Vialis est aujourd’hui âgé de 81 ans. Il jouit d’une heureuse vieillesse, choyé de ses enfants et de ses petits-enfants qui fréquentent assidûment le château du Colombier, comme au temps de la grand’maman Amélie de Boucherville. — De son mariage il a eu :

- 1 — *Robert* qui, en 1904, avec son père a remonté le haut Nil jusqu’en face de Bahr-El-Ghasal (au-dessus de Fachoda). Spécialement doué du côté artistique, il se livre avec passion à la musique et à la peinture. Il a épousé à Nice sa cousine Alberte-Marie Aubineau, fille du commandant Pierre-Georges et de Madeleine de Boucherville. —
- 2 — *Alberte*, religieuse de la Visitation Sainte-Marie au monastère de Vasseux, près Lyon,

- 3 — *Marguerite*, mariée à André Neyrand, ingénieur civil des mines, Croix de guerre, résidant à Chamond où il est directeur des forges d'Ouzion. —
- 4 — *Gabrielle*, épouse de feu Edouard Puvis de Chavannes, demeurant au château de la Croix d'Arrignat, par Cuiseaux (Saône et Loire). — Son mari, artiste peintre, possédait un atelier à Lyon, ayant hérité des goûts artistiques de son illustre grand-oncle. —
- C. — *Julie*, mariée à Joseph Pasquier, baron de Francieu, frère du mari de sa sœur Marguerite, ancien juge suppléant au Puy-en-Velay et secrétaire de la Haute-Loire sous M. de Revel, et décédé en 1879. — La baronne de Francieu demeure dans une habitation moderne, près de l'ancien château de sa sœur la vicomtesse Marguerite, à Saint-Maurice-l'Exil. — Elle a eu de son mari une fille, *Marie*, qui a épousé Jean Veyre de Soras, maréchal des Logis au 18^e Régiment des Chasseurs à cheval, depuis commandant attaché à la remonte, lauréat du championnat interallié pour le cheval, décoré des médailles du Mérite agricole belge, de la Couronne d'Italie, du Mérite agricole et de la Légion d'honneur. —
- D. — *Joseph-Albert Dugas*, né au Colombier le 24 décembre 1860, accompagna son frère Louis dans son second voyage en Orient, et se maria en 1883, à Lyon, avec Louise Des Georges, fille de Gabriel, négociant en soieries, et de Louise de Bourgerel, celle-ci originaire de la Guadeloupe. Il avait acheté à Clonas, tout près du Colombier, une terre qu'il se plaisait à embellir. Il y passa plus de quinze ans sans avoir de postérité de sa femme qui y mourut en 1899. L'année suivante il se remaria avec Antoinette de Captal Lamure, et depuis quelques années il habite Bourg-du-Péage, en face de Romans. —
- E. — *Elizabeth-Marie-Jeanne*, le dernier des cinq enfants d'Antoine Dugas-Vialis et de Louise-Adélaïde-Robertine-Amélie de Boucher-

ville, naquit à Lyon le 9 décembre 1858. — Elle épousa au Colombier, le 6 août 1878, Gabriel Falcon de Longevialle, avocat, puis commandant dans l'armée territoriale en 1870, chevalier de la Légion d'honneur, fils de Philibert et de Françoise-Hélène Ponsonaille du Chassan. Quelques mois après leur mariage ils achetèrent aux Côtes d'Areys, non loin du *Colombier*, une propriété qu'ils habitèrent longtemps. Le grand nombre de leurs enfants les obligea à venir à Lyon pour pourvoir à leur éducation, et ils achetèrent alors à Sainte-Foye-les-Lyon, une nouvelle demeure qui dans la suite fut revendue. C'est à *Bellevue*, leur propriété des Côtes d'Areys, qu'ils revinrent se fixer, et c'est là qu'après une longue et douloureuse maladie M. de Longevialle mourut, le 26 novembre 1911, âgé de 65 ans. — Si ce vaillant combattant de 1870 eût vécu quelques années de plus, passionné pour l'armée comme il l'était, il n'eut pas été peu fier de la valeur militaire des dix enfants qui prirent les armes durant la grande guerre, et sur lesquels cinq seulement sont revenus dans leurs foyers. — De cette union est issue la valeureuse postérité qui suit :

- 1 — *Henri*, mort en 1906 à Berestow en Russie, où il était secrétaire à la direction d'une Cie de mines. —
- 2 — *Robert*, élève de Saint-Cyr, lieutenant au 75^e Régiment d'infanterie, tombé au champ d'honneur à Perthes-les-Hurlus (Champagne) le 25 septembre 1915, à l'âge de 25 ans. Cité à l'ordre de l'armée. —
- 3 — *Joseph*, élève de Saint-Cyr, lieutenant au 38^e Régiment d'infanterie, tombé au champ d'honneur, l'une des premières victimes de la guerre, près de Doncières (Vosges), le 27 août 1914, à l'âge de 32 ans. Cité à l'ordre de l'armée. —
- 4 — *Louis*, marié à Mlle Ferdinande Morand, fille de Marius, secrétaire général honoraire de la Chambre du Commerce de Lyon, qui lui donna un fils, *Gabriel*, baptisé à Winnipeg le 15

- mars 1913, et une fille, *Colette*, née à Lyon, le 1^{er} octobre 1914. Louis de Longevialle était venu au Canada en 1908 pour s'occuper d'agriculture. — Il était en France au moment de la mobilisation. Sous-lieutenant au 158^e Régiment d'infanterie, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur pour sa belle conduite le 8 mars 1915. — Deux mois plus tard, le 14 mai, il tombait au champ d'honneur vers Notre-Dame de Lorette (Pas-de-Calais), à l'âge de 32 ans. —
- 5 — *Marguerite*, mariée à Mathieu Biernawski, d'origine polonaise, archiviste paléographe départemental de la Loire, chevalier de l'Ordre de *Polonia Restituta*. —
- 6 — *Jean*, employé d'automobile à Paris, Croix de guerre. Parti comme maréchal des Logis au 57^e d'artillerie, il fut nommé sous-lieutenant puis lieutenant. Cité à l'ordre du régiment le 22 avril 1916, et à l'ordre de l'armée d'Orient en avril 1917. — Lors de son passage à Salonique son transport fut torpillé, et il resta plusieurs heures dans la mer jusqu'à l'arrivée des secours. — Il s'est marié en 1918 à Madeleine Giraud, fille de Gabriel et de Marie Jacquand, de Paris. —
- 7 — *Antoine*, employé de banque à Lyon. — Parti comme sergent au 75^e Régiment d'infanterie, nommé sous-lieutenant puis lieutenant au Maroc, au 1^{er} Etranger, il fut cité à l'ordre de la brigade et décoré de la Croix de guerre. — Marié en 1918 à Andrée de Bire, fille du comte de Bire et d'Alix de Luigne. —
- 8 — *Albert*, jumeau du précédent, sergent au 75^e Régiment d'infanterie. Il est tombé au champ d'honneur à Lihons-Lihu (Somme), le 31 octobre 1914, à l'âge de 27 ans. — Cité à l'ordre de l'armée. —
- 9 — *Henriette*, mariée au vicomte Louis de Pontavice, —demeurant au château de Thuré, Martigné (Mayenne).—
- 10 — *André*, élève de l'école des Beaux-Arts de Lyon, Croix de guerre. Sergent au 5^e Colonial, il fut blessé à Appremont, puis

versé dans le service automobile en 1915. Blessé de nouveau à Minaucourt, il fut nommé maréchal des Logis, puis sous-lieutenant. Cité à l'ordre du service automobile. —

- 11 — *Maurice*, lieutenant au 35^e Régiment d'infanterie, a eu la tête traversée par une balle à l'attaque de Champagne le 25 septembre 1915. — Après guérison, il a été nommé dans la 41^e division. Cité à l'ordre de l'armée, et décoré de la Croix de guerre. —
- 12 — *Guérin*, venu au Canada rejoindre son frère Louis, en revint à la mobilisation comme brigadier au 48^e d'artillerie. Il a été mis sur sa demande dans l'aviation et breveté pilote moniteur. Cité à l'ordre de l'armée et décoré de la Croix de guerre.
- 13 — *Henriette*, demeurée célibataire.
- 14 — *Huguette*, mariée au vicomte de Luzy de Pélissac, Croix de guerre. —
- 15 — *Guy*, le benjamin de cette valeureuse famille, capitaine au 3^e bis de zouaves, tombé au champ d'honneur au Mont-Haut (Marne) le 17 avril 1917, à l'âge de 24 ans; cité à l'ordre de l'armée, du corps d'armée et de la division.

Au début de la guerre il venait d'être reçu à l'école de Saint-Cyr dans la promotion "La grande revanche". Il partit de suite pour les camps d'instruction. Plein d'intelligence, de courage et d'entrain, il conquiert vite les premiers grades. — Il avait eu le bras cassé par une balle le 11 juillet 1915, et il était retourné au front sur sa demande, à peine remis de sa blessure. —

Au lendemain de la mort du quatrième de ses frères, il avait écrit à sa mère : —

"Malgré toutes nos tristesses, nous n'avons pas le droit de "courber la tête et de pleurer... Soyez fière, très fière de vos "fils... Ayez confiance en ceux qui restent. Ils valent les autres, "et sont décidés à les imiter... Tous ces sacrifices qui vous "brisent le cœur sont peut-être nécessaires. En tout cas Dieu les

“a jugés utiles. C'est de la gloire pour la famille que tous ces “morts nous ont conquise”. —

Madame de Longevialle, qui avait eu 15 enfants comme nos bonnes mères canadiennes, est décédée à Lyon, le 11 février 1929, à l'âge de 70 ans. —

Avec cette famille de héros, issue d'une fille de M. Antoine Dugas-Vialis et de madame Amélie de Boucherville, nous arrivons à la conclusion de notre dessein : — faire mieux connaître au Canada français la carrière, l'époque et les milieux où vécurent et vivent encore les descendants de Pierre Boucher à l'Île Maurice et en France. — Dans la diversité de leurs occupations on retrouve assez de respect des belles traditions et assez d'honneur pour satisfaire le patriotisme le plus exigeant. —

Montarville

Boucher de La Rivière